

**pierre pelot**  
**une autre**  
**saison comme**  
**le printemps**

*roman*



**PRESENCES**

**Denoël**

Extrait de la publication



# **une autre saison comme le printemps**

DU MÊME AUTEUR  
AUX MÊMES ÉDITIONS

*Collection Présence du Futur*

Fœtus party  
Canyon Street  
La Guerre olympique  
Mourir au hasard

*Collection Présence du Fantastique*

Une jeune fille au sourire fragile

*Collection Sueurs Froides*

La Nuit sur Terre  
Noires racines  
Le Bonheur des sardines

*Hors collection*

Ce soir, les souris sont bleues

**pierre pelot**  
**une autre**  
**saison comme**  
**le printemps**

**Denoël**

*roman*

· Collection PRÉSENCES  
sous la direction de Jacques Chambon

*En application de la loi du 11 mars 1957,  
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement  
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

©by Éditions Denoël, 1995  
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris  
ISBN 2-207-24329-X  
B 24329-4

Avant, les prés descendaient en pente douce jusqu'à la rivière, en dessous de la maison. Des arbres bordaient le cours d'eau. La route passait de l'autre côté, à une dizaine de mètres au plus près de la rive, calquant ses méandres sur ceux de la rivière. Avant, quand les arbres avaient des feuilles, on ne voyait même pas la route.

Et puis le tout-venant des hommes politiques se retrouva à même de prendre des décisions, et ces gens-là ne s'adressaient plus à des < citoyens > mais à des < consommateurs >, des < électeurs >, des < automobilistes >. Ces gens-là estimaient manquer leur carrière s'ils n'avait pas à leur actif la création d'une portion quelconque d'autoroute, une voie de contournement ou une zone industrielle.

Ils tracèrent donc la route de ce côté-ci de la rivière, en plein milieu des prés, ce qui coupa quelques virages, permit aux usagers de rouler un peu plus vite, aux accidents de se multiplier. Au trafic des camions de s'écouler sans discontinuer.

Un de ces camions avait tué le chien du vieil homme. Le chien n'était plus tout jeune. Lui aussi avait vécu le

temps où l'ancienne route passait de l'autre côté de la rivière, quand cela ne posait pas de problème d'aller folâtrer sur les berges. Il était connu de tous les pêcheurs.

Le vieil homme l'avait retrouvé un soir d'août, juste avant la tombée de la nuit. Il était couché dans l'herbe, à quelques mètres du fossé. Les yeux voilés, la gueule entrouverte, les poils blanchis de son menton souillés de sang. Une patte salement broyée, les reins tout déglingués.

Le vieil homme avait passé une partie de la nuit à creuser un trou près de la porte de la maison et à y enterrer le chien qui s'appelait Tip. Depuis, il n'en finissait pas d'entendre cliqueter les griffes de Tip sur le linoléum ou le parquet dans la maison, la terre, les prés. Il le voyait partout, la mémoire regorgeant d'images apprises pendant des années.

La mort du chien obligea le vieil homme à se demander pourquoi il était encore en vie, lui. Il ne s'en était jamais lassé auparavant. Restaient les deux chats, mais les chats, ce n'est pas la même chose.

Un soir de novembre, dans la maison vide, le vieil homme entendit cliqueter les griffes du chien sur le linoléum. Il était en train de manger une pomme de terre et du fromage, assis dans la cuisine assombrie, avec le jour qui déclinait à la fenêtre, et les camions sur la route qui avaient allumé leurs phares; les faisceaux lumineux éclairaient ponctuellement l'intérieur de la pièce. Sa gorge se serra; il laissa en suspens la lame du couteau au-dessus du morceau de fromage, regarda en direction du bruit sur le sol qui venait de s'immobiliser, et il vit le chien.

Il vit Tip qui remuait la queue, émettant un petit < fiounement > comme il le faisait toujours quand il y avait



une odeur de fromage dans l'air. Le vieil homme coupa machinalement une écaille dans la croûte du munster, qu'il donna au chien, et que le chien happa, mop, d'un coup de gueule.

Alors, seulement, le cœur du vieil homme se mit à tambouriner de façon presque alarmante, pour son âge.

Il dit entre ses dents : < Bon diou, Tip, ça peut pas être toi! >

Mais c'était bien Tip, et le vieil homme posa la main sur sa tête, une main qui tremblait terriblement. Non, le regard du chien ne pouvait pas être une hallucination, et les chats étaient montés tous les trois sur le buffet, serrés l'un contre l'autre; ils avaient reconnu Tip eux aussi.

On ne ment pas aux chats.

La jeune fille descendit la première de la voiture rouge, la conductrice ensuite, qui enfila son manteau de cuir fauve, verrouilla sa portière, fit ce que font tous ceux qui arrivent quelque part après être descendus de ce type de voiture : elle s'étira, mains sur le creux des reins, regarda autour d'elle. Il n'y avait pas grand-chose à voir. Des collines, ou des montagnes, dont on ne pouvait même pas estimer la carrure réelle, partiellement gommées à la fois par les nuages bas et les brouillards montants. Un bout de vallée grise avec les premières maisons éparpillées d'une ville, des touffes d'arbres étriqués et pelés par l'automne. La route en direction de Lausanne, et, sur le bord, la station-service, le garage et le snack attenants. Rien de mieux.

Devant la porte béante du garage, rideau de fer complètement relevé, il y avait cet homme assis sur un tonneau d'huile, rouge et blanc avec une planche dessus ; il paraissait être là depuis toujours, comme si l'averse récente l'avait épargné, sur sa planche et son tonneau, pas même adossé au mur du garage, à regarder quelque chose dans la vallée, de l'autre côté de la route, ou à ne rien regarder du tout,

mais le visage tourné vers là-bas, et cognant de loin en loin le fût de métal ondulé, d'un talon, puis de l'autre.

La conductrice de la voiture engloba tout cela dans un regard panoramique – le paysage, la station, les clients du snack que l'on devinait derrière la baie vitrée, le type sur son tonneau – puis marcha vers le snack. Sa passagère la suivit à quelques pas, mais elles n'avaient pas échangé un regard, une parole, et la femme en manteau de cuir fauve ne fit rien pour attendre la fille.

Celle-ci portait son sac de toile, mou et pas très rempli, jeté sur son épaule. Ce qu'on voyait de son pull, entre les pans ouverts de sa veste ou blouson, faisait comme une tache maladroite oubliée par le peintre de ce décor aquarellé. Des jeans et des bottes mexicaines à talons biseautés.

La femme en manteau de cuir entra, puis la fille qui tendit vivement une main pour empêcher que la porte se referme sur son nez. On aperçut la femme qui s'engageait vers le fond de la salle, et rien d'autre, à cause des reflets.

A la suite de cela, il ne se produisit rien pendant un moment. Sauf des voitures qui passaient sur la route, dans un sens ou dans l'autre, pratiquement pas de camions à part quelques étrangers que l'interdiction de rouler le dimanche ne touchait pas.

On entendait quelqu'un taper sur on ne savait quoi, au fond du garage.

Puis un gamin sortit du snack par l'autre porte, il s'approcha de l'homme assis sur le tonneau, s'arrêta à cinq ou six mètres, le regarda, retourna dans le snack.

Et de nouveau il ne se passa rien.

L'homme sur le tonneau donnait de temps à autre un coup de talon contre le tonneau. Il ne dérangeait personne,

bien entendu, mais c'était tout de même étrange de le voir là, à la réflexion – si on restait suffisamment de temps à le regarder pour pouvoir en tirer une réflexion.

La fille sortit du snack environ dix minutes après y être entrée. Elle était seule, et elle portait toujours son sac de la même manière, jeté dans son dos et maintenu d'une main par les anses, sur son épaule. Elle descendit les trois marches et fit ce qu'avait fait avant elle la conductrice en quittant sa voiture : elle regarda autour d'elle, n'en parut pas davantage impressionnée.

Les voitures sur la route étaient rares.

La fille se dirigea vers l'homme assis sur le tonneau. Il la regarda venir, cogna une ou deux fois du talon, l'un après l'autre, contre le corps du fût. C'était un homme au visage long et pâle, aux traits fortement dessinés, aux yeux perdus au fond des orbites ; il avait, *a priori*, un regard aimable. Ses cheveux étaient généreusement tachés de gris, une barbe de plusieurs jours veloutait ses joues et son menton, plutôt qu'elle ne les hérissait. Il était vêtu d'effets bizarrement trop... trop quelque chose ; trop peu portés ? Pas faits pour lui ? Une veste de cuir marron souple, élégante, un pantalon bleu qui aurait fait hésiter n'importe qui à s'asseoir sur un tel siège, un pull noir de coton. Des boots cirées impeccables.

« Salut », dit la fille d'une voix cassée.

Le ton était prudent, une sorte d'interrogation qui n'osait pas se dessiner clairement. Elle pouvait bien faire un effort pour n'en rien laisser paraître, on la sentait préoccupée... et la présence de l'homme à cet endroit provoquait peut-être une grande part de cette tracasserie mal dissimulée. Elle se racla la gorge.

Passant devant l'homme, elle fit deux pas, s'arrêta. Elle mit le sac à terre, massa son poignet blanchi par la trop longue position pliée. Elle avait un joli visage agréable de jeune personne pulpeuse. Ses cheveux bruns étaient coiffés n'importe comment, avec des mèches retenues par des élastiques, une frange ébouriffée. Des boucles d'oreilles tarabiscotées et volumineuses tremblaient à chaque mouvement de sa mâchoire de masticqueuse de chewing-gum. Quand elle se décida à porter franchement son regard sur l'homme, celui-ci continua de la détailler sans retenue ni ostentation, normalement, et se composa un petit sourire, hochant la tête pour répondre à son salut.

Elle gardait son regard prêt à fuir, attendant qu'il parle, mais il n'en fit rien, alors elle lança : < Il y a de la circulation.

- C'est certain, dit l'homme.
- Je posais la question.
- Oui >, dit-il.

Tout en le considérant, elle se mordilla le bord de la lèvre inférieure, en dedans, puis elle reprit sa mastication.

< Vous attendez peut-être quelqu'un >, dit-elle.

L'homme opina. Il croisa les mains, se tritura un pouce avec application.

< Mon fils, dit-il. C'est mon fils que j'attends.

- Vous êtes des environs?
- Non. >

Elle inclina légèrement la tête de côté. Pinça entre deux ongles un bout de son chewing-gum et tira, mais le fil cassa. Elle réaspira le tout.

< Moi non plus >, dit-elle, toujours sur ce ton prudent qui la maintenait dans une apparente expectative, comme

si elle attendait un signe dont elle ignorait les codes d'exacte identification. < J'arrive de plus haut. Là-haut... Épinal, ces coins-là, vous connaissez? >

Il l'écoutait, mais ne répondit pas. Elle s'enhardit : < Cette ville de cons, avec des boîtes de nuit que les types, là-dedans, frimeraient pas davantage et se prendraient pas plus pour des vrais caïds s'ils sortaient direct des Bains.

– Des bains >, répéta l'homme sur le tonneau.

Mais elle soupira. Cracha son chewing-gum qu'elle poussa de la pointe de sa botte dans les graviers, jusqu'à ce qu'elle en ait fait une boule de petits cailloux collés. A un moment, le regard de l'homme avait changé alors qu'il suivait son manège des yeux. A l'évidence, les bottes mexicaines aux tiges joliment décorées et en partie découvertes par le pantalon retroussé exerçaient sur lui un effet de fascination.

< Je vais dans le Sud, reprit la fille. Je suis chanteuse.

– Ah oui, dit-il.

– Ah oui. Ça ne vous intéresse pas. Vous attendez votre fils, d'accord, pas une chanteuse. Mais j'ai quand même travaillé avec un groupe, deux ans, au moins... J'ai oublié le nom du groupe, c'est pas grave. Ça va me revenir. > Elle sourit. < Vous êtes de loin d'ici?

– Assez, oui.

– Votre fils, c'est lui qui conduit? Il accepterait de m'emmener un petit bout? >

L'homme sourit gentiment. < Il a neuf ans, dit-il. C'est pas lui qui conduit. On n'a pas de voiture.

– Oh >, fit-elle.

Elle réfléchit, grave, sans ciller. Puis elle hocha la tête, l'air d'approuver quelque chose, mais c'était surtout pour

signifier qu'elle comprenait. Si la situation, au fond, l'amusa, elle se garda de le montrer, comme si le regard de l'homme, pourtant aimable et avenant – peut-être justement à cause de cela – l'en empêchait.

< Ouais, évidemment, dit-elle.

– Il est allé manger un peu, se laver, précisa l'homme.

Moi, j'ai pas faim.

– C'est comme moi, dit la fille. Ça me plairait bien, pourtant, d'avoir de l'appétit, j' imagine. >

Elle ramassa son sac.

< Je connais une personne qui vous ressemble, dans le Sud, dit-il. Une jeune femme comme vous, qui porte les mêmes bottes, je me souviens très bien. Quand j'ai remarqué vos bottes, j'ai cru l'espace d'une seconde que c'était Ligibelle. C'est son nom. Le nom de cette personne.

– Ah oui? >

La fille avait juste allongé d'un pas la distance entre elle et l'homme sur le tonneau. Elle tenait son sac au tiers rempli contre sa poitrine ronde, cachant les dessins ahurissants de son pull.

< Et c'est étonnant que vous soyez chanteuse, poursuivit l'homme. Parce que cette femme que je connais, Ligibelle, tient un hôtel-restaurant, avec un club, et elle engage parfois des artistes, surtout en été, bien sûr, mais également en... >

Il s'interrompit, en proie à une soudaine réflexion ardue.

On entendit tinter, au fond du garage, un outil tombant sur le sol de béton; l'homme sursauta.

< C'est vrai, dit-il doucement. Je me souviens très bien. C'est à cause de vos bottes. Regardez. >

Il fouilla la poche de sa veste, en sortit un papier plié,

faisant tomber dans le mouvement un carton également plié — que la fille ramassa et lui tendit. On pouvait lire, sur une des faces visibles, trois lettres — P E R — tracées au marqueur. L'homme rempocha le carton.

« Tenez, dit-il. Vous pouvez lui demander qu'elle vous engage. Elle aime bien les chansons. »

Il donna le papier à la fille, qui n'hésita qu'une fraction de seconde à l'accepter. C'était un morceau d'enveloppe, avec un nom et une adresse écrits dessus, d'une écriture appliquée, enfantine.

« Et alors? » lança le type qui sortait du garage en s'essuyant les mains dans ce chiffon gras qui est l'emblème de tous les mécanos.

Il vint directement à eux. C'était un type aussi large que haut, avec une tête comme une sorte de gros galet de rivière hérissé de poils en masse noire et compacte pour la barbe, nettement éclaircis pour les cheveux.

« Vous allez pas camper là, si? dit-il. Ça devient quoi, ici? C'est pas une *arrête* de bus, mon garage. »

La fille s'éloigna aussitôt. Elle n'avait pas fait quatre pas que le camion italien arrivait; elle leva la main qui tenait le morceau d'enveloppe avec l'adresse écrite dessus, pouce brandi, et le camion s'arrêta. Elle empocha le papier.

Elle grimpa sur le marchepied, s'accrocha à la portière et échangea quelques mots avec le conducteur. Elle donna un coup d'œil en direction de l'homme, mais il était occupé à discuter avec le type du garage; le gros avait l'air de s'énerver, tout à coup.

Elle ouvrit la portière et monta à bord après avoir lancé son sac sur le tapis de sol, devant le siège.

Elle les vit un instant encore, dans le rétroviseur latéral,



toujours en grande discussion ; l'homme était descendu du tonneau.

Un peu après que le camion eut repris la route en emportant la fille, le gamin qui était déjà sorti du snack un peu avant fit sa réapparition et courut, décidé, vers le gros type énervé du garage et l'homme aux cheveux gris que la discussion ne semblait pas réellement toucher, qui attendait plutôt que ça s'arrête et regardait la route, ou plus loin que la route, vers le sud.

Les scintillements tombés des lustres dansaient dans les bulles de son gin-tonic. C'était comme ça depuis sa descente d'avion, trois jours auparavant – en tous les cas, Dorall en avait l'impression, pas vraiment désagréable, à dire vrai, juste un peu étrange. Juste un peu décalée. Et ça faisait partie du jeu. Ils lui avaient mis un verre dans la main dès qu'il avait franchi le seuil de l'accueil de l'aérogare, au Luxembourg, pour le premier speech de bienvenue, et c'était comme s'il ne l'avait jamais reposé, ce sacré verre, comme s'il devait éternellement le vider, avaler toutes ces bulles de lumière dorée...

Il s'humecta les lèvres. Son regard filant par-dessus le bord du verre rencontra celui d'Amanda. Elle lui sourit – plus exactement, elle lui souriait et il n'en avait rien remarqué. Le regard d'Amanda pétillait au moins autant qu'un gin-tonic, et si Dorall avait l'impression de n'avoir jamais été vraiment séparé de son verre depuis deux, trois jours, il ne l'avait pas été beaucoup plus d'Amanda. C'était elle qui lui avait offert le premier cocktail, à l'aéroport, en lui souhaitant la bienvenue au

nom de son éditeur français qui était aussi un des principaux organisateur du festival.

Instantanément, il avait trouvé le sourire d'Amanda parfaitement réussi, le lui avait fait savoir aimablement dans les minutes suivantes, tandis qu'ils prenaient place tous les deux à l'arrière d'une voiture confortable et spacieuse. Depuis lors, elle n'en avait pas changé, sans que cela fût étudié ni forcé. C'était un vrai sourire éclatant, un vrai regard rempli de bulles pétillantes.

Dorall lui adressa un clin d'œil discret. Amanda retroussa, comme elle savait le faire, les commissures de ses lèvres peintes d'une couleur généreuse de bandes dessinées. Elle parvenait à faire cela comme Dorall n'avait pas vu beaucoup de filles le réussir – ce léger et mutin retroussement des commissures. Sinon peut-être Meg Ryan, l'actrice, avec qui il avait échangé quelques phrases un jour, dans un studio de T.V. du Maine, probablement W.G.M.E.T.V., si c'était bien Meg Ryan, ce qui restait à prouver. Donc, un peu comme Meg Ryan, pour le coup des commissures, encore que c'était différent, autre chose.

Amanda était ce genre de fille qu'on pouvait regarder des heures pour le plaisir, sans se lasser. Une attachée de presse exemplaire, faussement blonde au-delà de toute mesure, des cheveux mi-longs coiffés en vagues ondulées soyeuses dans un style années 50 tombé tout droit de l'âge d'or des pin-up qui vantaient les marques d'huile et d'essence, langoureusement offertes sur la calandre des camionneurs. Avec une façon charmante et sincère de prononcer les *r* comme s'ils étaient effrités.

Dorall Keepsake but une autre vraie gorgée. Le liquide clapota bruyamment quand il remit son verre à l'horizon-

taie et une goutte jaillit pour l'atteindre au coin du nez. Le sourire d'Amanda s'élargit. Elle tenait elle aussi un verre à la main – mais qui donc, ici, en cet instant, ne tenait pas un verre à la main? – quoique n'y buvant pas souvent. Certainement moins souvent que Dorall. D'après ce qu'il avait pu en juger, ce qu'il croyait pouvoir se souvenir des deux précédentes soirées, il fallait attendre au-delà de minuit pour que des mèches de sa coiffure s'égarèrent hors des lignes dessinées par le peigne.

Le sourire d'Amanda – de qui Dorall avait oublié le patronyme deux minutes après qu'elle s'était présentée, ne retenant qu'Amanda et le fait qu'elle était l'attachée de presse chargée de lui tenir la main durant toute la manifestation – signifiait : < Tout va bien, okay. D'accord? >

D'accord, tout allait bien. Dorall essuya du dos de sa main la goutte de boisson accrochée à l'aile de son nez. Il garda son regard sur la jeune femme qui accentua son sourire un instant, puis choisit au bout de quelques secondes de transformer cela en un jeu gamin, et tourna la tête comme si elle s'intéressait à la conversation animée qui roulait à son côté.

< C'est le gin-tonic, allons, se dit Dorall. Ce sacré verre que tu n'en finis pas de vider depuis des jours et presque des nuits, en écoutant tous ces braves gens te dire que tu es formidable. Allons. Calme, Dorall. >

Il était confortablement avachi comme on peut se le permettre à cette heure de la nuit, dans un des fauteuils du bar jouxtant le hall de l'*Hôtel Arno*, qui était, avec l'*Hôtel de France* et l'*Hôtel de Lorraine*, l'un des trois quartiers généraux des invités du Festival du roman et du film noirs, sixième du nom à tenir ses arcanes dans la ville de Metz. Le



# **pierre pelot**

## **une autre saison comme le printemps**

**Momentanément en France pour participer à un Festival du roman et du film noirs, François Doralli, devenu sous le nom de Dorall Keepsake un auteur à succès aux États-Unis, où il vit désormais, a soudain l'impression d'être plongé dans un de ses romans.**


**Le fils d'Élisa Nederick, neuf ans, dont le père est mort un an plus tôt, vient de se faire kidnapper et Dorall est requis de le retrouver. N'est-il pas spécialiste des disparitions, dont il a fait sa matière romanesque? Ne doit-il pas cela à Élisa, qu'il a connue autrefois et dont la situation présente s'accommoderait mal d'un recours à la police?**

**Flairant derrière tout cela une obscure manipulation, Dorall hésite. Et pendant ce temps-là un petit garçon de neuf ans se dirige vers un ancien lieu de bonheur en compagnie d'un homme qu'il appelle papa...**

**Oui, c'est bien une histoire de revenant(s) que nous raconte ici Pierre Pelot, mais elle ne ressemble à aucune autre. À travers une intrigue complexe, où les indices sont donnés par petites touches, elle propose avant tout une interprétation poignante, convaincante, de ce que peut faire l'amour quand la mort l'a privé de son objet.**

**Pierre Pelot, né et vivant toujours dans les Vosges, est surtout connu pour *L'Été en pente douce*, dont l'adaptation cinématographique de Gérard Krawzyck reste marquée par la présence de l'émouvante Pauline Lafont. Auteur de nombreux romans appartenant à tous les genres, il écrit aussi pour le théâtre (quatre pièces à ce jour dont *Les caïmans sont des gens comme les autres*, créée par Claude Piéplu, et *L'ange étrange et la véritable vierge Marie Macdo*, créée par le Théâtre en Kit de Nancy).**



B 24329.4  1.95  
ISBN 2.207.24329.X  
95 FF TTC